

Le Bruit de
nos pas perdus

Benoît Séverac

Le Bruit de nos pas perdus

roman


la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-119-5

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Grace

Depuis plusieurs jours, Grace ne parle plus.

Elle a cessé de se nourrir, également. Une bouchée ou deux de riz qu'à peine ingurgitées elle doit se retenir de rendre.

Elle n'accepte de boire que si Amos se fâche en forçant le goulot d'une bouteille entre ses lèvres sèches.

Amos se fâche souvent ces derniers temps. Il n'était pas comme cela, avant. Il faut dire qu'avant... Au fond, ils étaient heureux dans leur village des montagnes du Tibesti.

Amos affirme qu'ils seraient morts s'ils étaient restés. Il a très certainement raison ; Grace a bien vu ce que les rebelles ont fait à leurs voisins. Pourtant, eux étaient musulmans, alors qu'Amos et elle sont catholiques ; or, les menaces envers les chrétiens se sont multipliées depuis quelques années.

« Nous aurions été les prochains », avait aboyé Amos la fois où elle lui avait lancé à la figure : « C'est de ta faute, tout ça ! Nous n'aurions jamais dû partir ! »

Après la sensation qu'on l'écorchait vive, après une peine à rendre folle, après les cris et les pleurs, Grace s'est tue.

Pas la douleur. La douleur, elle, est toujours là, prête à resurgir si Grace tentait de se relever.

Le chagrin a pris possession de tout : de son corps comme de son âme. Avant elle appartenait à Dieu, à son père ou à Amos...

À présent, elle appartient à *son* fantôme ; elle n'est plus qu'un débris chahuté par un fleuve boueux, un fétu pris dans les remous. Elle ne parvient même pas à prononcer *son* nom.

Elle est posée là, pendant qu'Amos espère et patiente. Il croit toujours qu'il sera bientôt possible d'entrer en Europe, cette forteresse si bien protégée... À portée de main, qu'on pourrait presque toucher, qu'il s'efforce d'apercevoir, les pieds dans l'eau, dos à la plage, le regard toute la journée tourné vers le nord.

Grace n'a plus la force de croire. Elle *est*, elle n'a rien d'autre à offrir. Combien de fois ont-ils supplié leurs gardiens de les laisser monter dans le prochain bateau ?

Une nuit, enfin, on vient les chercher dans les baraquements et on leur dit qu'ils font partie des cent cinquante élus. Ils ont rassemblé l'équivalent de vingt mille francs CFA, cela suffit.

Amos la traîne sur la plage pour tenter d'arriver à temps et prendre place à bord. Lui court devant, la tenant serrée par le bras ; elle, le regard halluciné, se laisse entraîner.

Alors qu'ils sont sur le point d'embarquer, des chasseurs d'hommes font irruption, fondant sur eux tous feux allumés à bord de Jeep équipées de pare-buffles, renversant les corps trop lents à s'écarter.

Ils sautent des véhicules et chargent. Puis, ils les frappent à l'aide de gourdins et de nerfs de bœuf, s'acharnant sur ceux qui s'effondrent dans le sable, leur arrachant l'argent qu'ils ont sur eux.

Quelques coups perdus atteignent Grace, mais Amos, qui est prudent et avisé, a réagi dès qu'il a entendu le bruit des moteurs ; il réussit à les extraire du piège tendu par la plage avant que l'étau formé par les Jeep ne se referme. Grâce à sa présence d'esprit, ils sauvent leurs dinars libyens et trouvent refuge dans un bosquet.

Au petit matin, les gardiens du camp viennent les récupérer ; ils n'ont pas l'air étonnés d'apprendre ce qu'il s'est passé. Plus tard, Amos comprend qu'ils étaient de mèche avec les voleurs. Évidemment.

Ceux qui ont eu moins de chance ou n'ont pas su anticiper, ont tout perdu. Ils doivent repartir travailler dans les champs de patates

afin de gagner la somme nécessaire à un prochain voyage, dans un an ou deux, quand ils auront suffisamment économisé.

Depuis, Grace et Amos attendent qu'on leur fasse à nouveau signe, qu'on leur dise que cette fois est la bonne.

Grace s'est affalée sur la paillasse qu'Amos lui a désignée et ne sort plus de la pièce où ils s'entassent à plus de trente pour dormir, tête-bêche. Elle se sent faible et cela lui convient ; elle n'aurait pas la force d'aller bien. Dépérir est le moins qu'elle puisse faire, estime-t-elle. C'est tout ce qu'elle souhaite : aller de mal en pis et mourir.

Mais la vie s'accroche malgré eux aux humains qu'elle malmène, et un jour, les passeurs leur annoncent que c'est pour ce soir.

À nouveau la course vers les bateaux ; à nouveau les pas lourds dans le sable encore chaud, les jambes ankylosées et l'envie d'abandonner interdite par la poigne d'Amos ; à nouveau les réprimandes de son mari plus que ses encouragements...

Mais cette fois, les zodiacs sont bien là, pas de pillards ni de policiers en vue, cette fois ils se hissent à bord. Amos la jette à l'intérieur plus qu'il ne l'aide à monter.

Les passeurs répartissent les gens de part et d'autre du bateau en fonction de leur poids. L'embarcation tangue de façon inquiétante ; l'équilibre est précaire ; le premier qui se lèvera de façon intempestive la fera chavirer, et la plupart ne savent pas nager.

Amos est un homme fort. Probablement le plus fort d'entre tous. Il est le plus âgé, également. C'est la raison pour laquelle les passeurs l'ont fait asseoir au poste de pilotage, lui ont expliqué le maniement du moteur hors-bord et lui ont confié un téléphone portable ainsi qu'une boussole.

– Vous ne venez pas ?

– Non, vous partez seuls. L'Italie est dans cette direction. Suivez ce point sur la boussole, vous y arriverez forcément. Dès que vous aurez du réseau, appelez le numéro d'urgence, ils viendront vous chercher.

Amos est le meneur du zodiac. Elle, la femme faible, la suiveuse. Il comptait sur la traversée pour qu'elle reprenne du poil de la bête. Il l'a connue combative ; il se souvient que le travail ne lui

faisait pas peur et que peu d'hommes l'impressionnaient. La vie ne l'effrayait pas. Mais il ne la reconnaît pas, car plus les heures passent, plus les forces la quittent. Qu'en sera-t-il plus loin, plus tard, quand ils poseront un pied sur la terre ferme et qu'il faudra courir, se cacher, survivre ?

Elle s'affaisse contre le boudin du zodiac ; le corps affalé sur le fond caoutchouteux, sa tête dépasse à peine.

Les autres sont dressés, tendus vers la proue du bateau. Tous, sauf elle. Ils fixent l'horizon qu'ils trouvent probablement prometteur ; de l'autre côté de cette masse grisâtre qui ondule, se dessine un avenir radieux.

Grace ne voit pas ce qu'elle pourrait attendre d'une telle étendue inhospitalière. Quelle promesse pourrait-on lui faire ?

Amos, de temps en temps, lui jette un coup d'œil préoccupé. Elle est toujours sans vie, pense-t-il, sans réaction, sans émotion. Pourtant, s'il l'observait un peu plus attentivement, il verrait ses lèvres bouger.

Car elle s'adresse à la mer. Dans sa langue, d'une voix inaudible, elle supplie la grande eau de les prendre, ou tout au moins de la prendre, elle. De l'engloutir et de la faire disparaître à jamais, comme si elle n'avait jamais existé, d'emporter avec elle toute trace de son passage, et tout souvenir aussi. Le malheur ne survivra pas à la dissolution de son enveloppe corporelle, à l'anéantissement des quatre ou cinq dizaines de kilogrammes qui la composent. Le malheur gît ici, dans ce zodiac ; si elle se laissait aller à l'eau, tout serait fini, la torture cesserait.

Mais Amos veille, et Grace continue à se laisser bousculer par les à-coups de l'embarcation luttant contre la houle, prétendant attendre – à l'instar de ceux dont on a mis le sort entre les mains d'Amos – des jours meilleurs.

CHAPITRE 1

Elle serait éternellement jeune, et sa beauté immuable.

Enfin, immuable n'était pas le terme approprié, car sa beauté changerait, mais ne s'effacerait pas... Elle deviendrait autre.

Emilie Vaudrey était dotée d'un physique évanescent qui ne se laisserait pas capturer par les outrages du temps ; au contraire, il s'élèverait, se faufilant entre les mailles de ses filets pour se reconstituer plus loin, plus haut.

Son visage laissait transparaître peu de sentiments ; un soupçon de reproche peut-être. Elle en voulait à la terre entière, mais l'exprimait de manière altière, ne s'abaissant pas à l'ostentation.

Elle devait probablement des cheveux aussi blonds et un visage aussi diaphane à de lointaines origines nordiques. Le genre de peau que le soleil abîme et que la nuit sublime.

L'assistant du médecin légiste prit un air emprunté en défaisant les premiers boutons du chemisier de sa cliente. La fermeture du soutien-gorge fut plus difficile à atteindre. Il dut pour cela faire basculer Emilie Vaudrey délicatement sur le flanc droit.

Une fois la fine dentelle retirée, le commandant Cérisol surprit le regard de l'assistant s'arrêtant sur les seins. Il faut dire qu'ils étaient particulièrement rebondis, avec de larges tétons sombres.

Tout de même, Cérisol s'en étonna. Il visa le nom de l'assistant sur son badge : Éric Lestang. Il ne l'avait jamais vu auparavant. Il était flic, pas médecin, mais il se doutait qu'une telle place à l'institut médico-légal de Versailles était chère ; les candidats devaient être

triés sur le volet. D'ailleurs, Lestang était probablement encore à l'essai. S'il ne se tenait pas davantage à carreau, il serait rapidement remplacé par plus professionnel que lui.

– Pourquoi est-ce que le parquet a ordonné une autopsie ? demanda le docteur Crouzat, le supérieur d'Éric Lestang, qui menait l'examen post mortem. Cela m'a tout l'air d'un suicide.

– C'est Gairal, la proc qui vient d'arriver, dit le commandant Cérisol.

– Ah, alors je ne suis pas étonné. J'ai remarqué qu'elle en demandait une quasi systématiquement. Tu me diras, ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre. Ils veulent tous faire des économies. On a moitié moins de boulot. Elle, au moins, œuvre en faveur du maintien de nos postes.

– Qu'est-ce qui vous fait penser à un suicide ? risqua l'assistant.

Le médecin lui répondit tout en poursuivant son examen.

– Regarde la fiche d'entrée, dit-il tout en saisissant un scalpel. Elle a été retrouvée allongée au pied de son lit au milieu d'un arsenal pharmacologique. Elle avait de quoi organiser un suicide collectif pour tous les occupants de l'immeuble.

– Sans compter qu'elle était seule dans son appartement, ajouta Cérisol, au premier étage. D'après les policiers municipaux de Jouy-en-Josas, il n'y avait aucune trace d'effraction, et la porte était fermée de l'intérieur avec la clef toujours dans la serrure.

Éric Lestang leva la tête pour s'adresser au lieutenant Krzyzaniak :

– Notez que sans cela, nous n'aurions pas eu le plaisir de faire connaissance.

Cérisol faillit s'étouffer. Krzyzaniak n'était pas à la brigade depuis très longtemps, mais du peu qu'il en avait vu, il s'attendait à ce que l'assistant du légiste prenne un retour lifté dont il se souviendrait. Il avait aussi remarqué les œillades maladroites qu'il réservait à sa collègue.

– C'est censé être de la drague ? dit celle-ci.

– Je... Pardon ?

– Parce que si c'est le cas, c'est la technique d'approche la plus ringarde que j'aie jamais vue.

L'assistant plonge le nez dans ses bassines et se remit à sa tâche sans demander son reste.

Cérisol était aux anges. Lui et le médecin légiste se regardèrent, hilares. Le toubib eut un hochement de tête approbateur, l'air de dire « Eh bien, celle-là, elle ne se laisse pas marcher sur les pieds ».

– Heure du décès ? lui demanda Krzyzaniak, qui était déjà passée à autre chose.

– Muscles striés et lisses, rigidité cadavérique encore bien présente... Je dirais douze heures.

Cérisol consulta sa montre.

– Hier soir donc.

– Minuit maximum, précisa le légiste. C'est l'heure à laquelle les gens se suicident. Ils rentrent exténués du boulot, ou bien en l'occurrence ils viennent de passer un dimanche de merde à déprimer, ils picolent en regardant la télé, et puis comme le deuxième film n'est pas meilleur que le premier, ils se décident. Ils vont à la salle de bains où ils avalent un cocktail de cachets, et surpris par la rapidité des effets des médicaments, la plupart n'arrivent pas à rejoindre leur chambre.

– Les choses sont un peu plus compliquées que cela, dit Krzyzaniak.

– Si vous saviez !

Pour le docteur Crouzat, l'être humain était un animal... Évolué, certes, mais il restait un reptilien.

– Nous fonctionnons selon des schémas instinctifs peu originaux, ajouta-t-il. Rares sont les individus qui se démarquent.

– Vous êtes un cynique.

– Et vous une romantique. C'est normal, vous êtes jeune. Mais vous verrez, avec l'expérience...

– Oui, c'est ça, je verrai.

Le médecin légiste haussa les épaules et entama l'incision mento-pubienne du cadavre. Il commença par le bloc linguo-pharyngé, en profita pour vérifier l'os hyoïde.

– Pas de strangulation, commenta-t-il.

Puis, il descendit jusqu'à l'ombilic, que la lame contourna, et poursuivit son geste en ligne droite jusqu'au pubis d'Emilie Vaudrey. À l'aide de la scie oscillante, il découpa ensuite le sternum, glissa l'écarteur entre les deux bords osseux, et entreprit d'ouvrir la cage thoracique.

– Éric, commencez à récliner le cuir chevelu, puis vous découperez la calotte crânienne, dit-il en tendant la scie oscillante à son assistant. Arrêtez-vous à la dure-mère, je m'en occuperai.

L'anatomopathologiste fut surpris que le docteur lui confiât une telle responsabilité. Un assistant est censé assister : maintenir les chairs, aspirer les fluides... Pas réaliser les actes chirurgicaux réservés au médecin légiste. Cependant, il se mit immédiatement à l'œuvre, attaquant Emilie Vaudrey sur un deuxième front.

Cérisol jeta un coup d'œil à sa collègue pour s'assurer qu'elle tenait le coup. Il la vit déglutir mais encaisser sans rien dire. Une dure à cuire. Les premières impressions du chef de groupe de la brigade criminelle du SRPJ de Versailles étaient confirmées : cette nana allait faire une excellente flic.

Quand l'assistant eut fini de découper le crâne de la jeune femme, le légiste avait retiré les plastrons.

– On va voir ce qu'elle a dans le ventre.

Une blague qu'il faisait à chaque fois qu'une nouvelle recrue assistait à son show. Cérisol sourit pour lui faire plaisir mais Krzyzaniak ne releva même pas, concentrée sur les gestes du légiste.

Alors que celui-ci s'apprêtait à entailler la paroi stomacale, il prévint les policiers :

– Attention, avec les médicaments, le bol gastrique aura fermenté.

Cérisol fit un pas en arrière. Krzyzaniak leva des sourcils interrogateurs.

– Ça va schlinguer, précisa le médecin.

Elle recula à son tour, mais l'odeur envahit toute la pièce.

– Pfiou ! dit le légiste. Elle avait aussi consommé une bonne dose d'alcool. L'examen externe ne révèle aucune ecchymose, aucune trace de coup ou de lutte, strangulation ou laceration. À l'examen interne, le foie est indemne de lésions, de même que le

pancréas... Pas d'hémorragie. Il faut attendre les résultats d'analyses toxicologiques pour l'affirmer, mais à mon avis, c'est une ingestion massive de substances chimiques qui l'a tuée. Cela fait peu de doute. Quels noms, les médicaments que vous avez dégotés sur place ?

Cérisol dut vérifier dans les notes que lui avaient laissées les collègues de l'Identité judiciaire.

– Pentobarbital et Percocet.

– Barbiturique associé à un opiacé. C'est concordant avec ce que j'observe ici.

Le médecin légiste poursuivit l'éviscération. Au fur et à mesure qu'il détachait les organes de leur cavité naturelle, il les faisait passer à son assistant pour la pesée. Ils seraient ensuite disséqués, échantillonnés et conservés dans des sacs en plastique avant d'être remis dans la cage thoracique.

Ne resterait bientôt plus qu'à faire un prélèvement sanguin, puis refermer et remettre le corps en état pour présentation à la famille.

– Je vais appeler la proc, dit Cérisol à l'intention du légiste. Je pense qu'elle signera le procès-verbal aux fins d'inhumation d'ici ce soir, demain max. *Krizaniak*, vous avez réussi à joindre la famille ?

Une nouvelle fois, le commandant écorcha la prononciation polonaise de son patronyme ; une nouvelle fois, elle ne releva pas. Elle était habituée, mais puisqu'il serait amené à le prononcer plusieurs fois par jour, elle devrait lui en faire la remarque. Pour l'instant, elle n'osait pas, ne voulant pas attirer l'attention sur elle.

– L'Identité judiciaire a retrouvé le père ; il était caution sur le bail locatif d'Emilie Vaudrey. Il vit dans l'Isère. On lui a dit de patienter là-bas, mais il n'a rien voulu savoir. Il arrive par le premier TGV.

– Ils l'ont prévenu que l'appartement était sous scellés ?

– Oui, il descend à l'Ibis de Vélizy.

Cérisol fit un geste du menton ; ils pouvaient y aller. Mais au moment où Krzyzaniak et lui tournaient les talons, le légiste les rappela.

– Attendez.

Il était en train de palper l'utérus d'Emilie Vaudrey.

– Je crois qu'il y a du monde là-dedans.

Il sectionna la matrice longitudinalement. Les deux policiers ainsi que l'assistant se penchèrent sur les entrailles d'Emilie Vaudrey. Un embryon, plus proche du batracien que de l'humain, apparut entre les doigts du docteur Crouzat.

– Sept ou huit semaines, je dirais. Tout au plus.

– Elle était enceinte ?

– Affirmatif. À moins qu'on soit dans *Alien 5*.

Cérisol se tourna vers sa collègue sans la regarder véritablement. Il réfléchissait à toute vitesse.

– Vous la gardez sous scellés judiciaires pour l'instant, lâcha-t-il au bout de quelques secondes. Avec interdiction au père de voir le corps. Faites-moi aussi un prélèvement ADN sur le fœtus. Nous, on retourne au domicile de la victime.

– Victime ?

Cérisol avait déjà foncé dans les portes battantes de la salle d'autopsie, plantant le médecin légiste et son assistant.

– *Krizaniak*, tu viens ?

– Je suppose qu'il ne me reste plus qu'à vous saluer. Messieurs ! Le toubib inclina la tête.

– Lieutenant.

L'assistant, quant à lui, risqua un « Au revoir » obséquieux. Krzyzaniak n'eut pas un regard pour lui.

CHAPITRE 2

À trente-huit ans, Louise Gairal présentait tous les signes de réussite sociale : elle avait fait de brillantes études de droit à Toulouse, était sortie major de promo en licence et en master, avait obtenu la deuxième place au concours d'entrée à l'École nationale de la magistrature de Bordeaux et fini première au classement de sortie. Elle avait commencé sa carrière comme substitut du procureur à Quimper auprès du tribunal pour mineurs, puis à Limoges aux affaires commerciales, et était depuis peu vice-procureur au parquet de Versailles. Un jour, elle passerait au siège et finirait sa carrière comme présidente du tribunal judiciaire de Toulouse, *al pais*, où l'attendaient ses parents. Dans le Sud, quand un élément s'éloigne, la cellule familiale n'imagine pas que ce soit pour toujours. Il ou elle revient forcément un jour dans le giron du clan.

Pourtant, et malgré les cris d'effroi de ses amis et cousins toulousains, elle affirmait se plaire à Versailles. Notamment parce qu'elle y avait retrouvé Peggy, sa meilleure amie de promo à l'École nationale de la magistrature, vice-procureur comme elle. D'ailleurs, elles avaient un petit peu forcé le destin pour que leurs chemins se croisent à nouveau. Louise n'en avait rien dit à son mari, mais Versailles n'était pas seulement un passage obligé pour progresser plus rapidement dans la hiérarchie du ministère public. C'était surtout là que, un an avant elle, Peggy avait été nommée.

Tout le monde au tribunal de Versailles se moquait de Peggy à cause de son prénom. Les juges d'un certain âge et d'une bêtise

certaine – ce qui allait souvent de pair – l’appelaient *Peggy la cochonne*, expression un brin lubrique un brin méchante en référence au *Muppet Show* que les magistrats les plus jeunes ne connaissaient pas. Ces derniers, se fiant au précepte populaire selon lequel il n’y a pas de fumée sans feu, pensaient que leurs aînés faisaient allusion à un épisode peu avouable de la biographie de ladite Peggy, et entretenaient sa mauvaise réputation en colportant des anecdotes salaces qui en disaient long sur leurs propres déviances. Le fait qu’elle eût un physique très avantageux et qu’elle ne fût ni mariée ni pacsée alimentait la rumeur.

Quant à Louise, malgré son tableau de chasse académique irréprochable, son intelligence supérieure et sa carrière fulgurante, ils étaient nombreux à la prendre pour une conne. En effet, Louise était gentille. Une tare, dans ce milieu. Il aurait mieux valu qu’elle fût taxée de bienveillance ou de compréhension, mais non, Louise était bel et bien *une gentille*. Par ailleurs, elle était affublée d’un accent du Sud-Ouest à couper au couteau, ce qui confortait ses collègues dans l’idée qu’elle n’avait pas inventé le fil à couper le foie gras. Personne, pas même les prévenus, ne la prenait au sérieux. Il lui était même arrivé de requérir une peine de quinze ans de réclusion assortis d’une incarcération incompressible de douze ans, et d’entendre le prévenu éclater de rire, pour immédiatement s’excuser : « Je ne veux pas offenser la cour, mais dit avec un tel accent, ça me fait presque plaisir à entendre. »

Ses intonations la desservaient, et pourtant, rares étaient ses interlocuteurs dont le QI pouvait rivaliser avec le sien. Au cours de sa carrière, les seuls présidents ou procureurs qui l’avaient jusque-là impressionnée par leur intelligence, étaient justement ceux qui s’étaient toujours abstenus de la moindre remarque sur la façon dont elle parlait. Ils ne s’attachaient pas à *ce chant si mignon* quand elle s’exprimait mais à la teneur de ses propos.

Louise cochait toutes les cases dans le registre « vie personnelle réussie » également : un mari, Grégoire – Greg pour les intimes –, avec une belle situation, trois enfants, deux filles et un garçon, tous premiers de la classe, inscrits dans des clubs de danse, de rugby,

d'échecs, et à l'école de musique locale: violon et piano pour les unes, batterie pour l'autre.

Pas d'amant... Ce qui étonnait Peggy pour qui la vie de couple était une morne plaine. Louise avait eu le tort de lui confier un jour que sa vie sexuelle était très calme, et depuis, elle tentait régulièrement de la caser avec tel ou tel substitut, l'invitant à expérimenter le dégel. Louise s'amusait de la légèreté de son amie et de son incapacité à envisager qu'on pût être heureuse avec l'homme de sa vie – le concept même échappait à son entendement –, fût-ce dans sa version rangée.

Outre Peggy, Louise avait deux copines qui n'étaient ni dans le judiciaire ni dans la gestion des ressources humaines – le domaine de Grégoire. C'était précisément la raison pour laquelle leur relation perdurait. Ninon était institutrice – elle tenait à ce qu'on dît professeure des écoles mais Louise n'arrivait pas à s'y résoudre et cela faisait l'objet de chamailleries entre elles.

Son autre comparse, Thérèse, qui trouvait son prénom désuet et préférait qu'on l'appelât Tess, tenait un salon de thé dans lequel le quatuor se réunissait souvent. Le soir, une fois le rideau baissé, le thé rouge et le rooibos étaient remplacés par du vin blanc sec que les amies sirotaient en refaisant le monde, pendant que leurs maris respectifs refaisaient le leur au club-house après leur partie de squash, autour d'une bière.

Chacun et chacune rentrait à la maison dans un état d'ébriété plus ou moins avancé, et une fois la baby-sitter payée, se glissait sous la couette conjugale, se tournait qui sur le flanc gauche qui sur le flanc droit, après avoir souhaité une bonne nuit à l'autre.

Louise reconnaissait que Peggy avait raison sur un point: ce n'était pas l'idéal sensuel qu'elle avait imaginé. Elle avait l'impression que Greg et elle s'étaient laissé avoir par les grossesses, les réunions de parents d'élèves, les allers-retours aux entraînements, les devoirs... La vie, quoi. Mais en tendant l'oreille dans le prétoire ou à la sortie de l'école pour saisir les conversations entre mamans, il semblait que c'était un sort largement partagé. Peggy ne concevait pas que la vie, surtout la vie conjugale, était constituée de phases

et que ça reviendrait, ou que ça évoluerait vers quelque chose de différent, mais tout aussi bien. L'idée d'envoyer tout paître en cédant à l'impatience relevait, selon Louise, autant de la bêtise que de la paresse morale.

Elle admettait aussi que, parfois, elle se demandait si Greg n'avait pas une maîtresse. Rien ne semblait l'indiquer, mais elle n'excluait pas l'hypothèse. Pour autant, elle refusait de céder à ce genre de paranoïa et se rappelait que le principe de fidélité consistait aussi à rester fidèle à la confiance que l'on avait décidé d'accorder à l'autre. Elle se le répétait en essayant de ne pas penser à toutes celles, nombreuses dans la boîte de Greg, qui se pâmaient devant lui. Il était plutôt bel homme, sportif, et DRH... Mais Louise ne le croyait pas assez ballot pour céder à ce genre de mirage.

Le soir, avant de s'endormir, Louise lisait des romans pendant qu'il feuilletait des revues de moto. Il avait comme projet de passer son permis mais ne trouvait jamais le temps. Un été, il avait commencé, mais n'avait pas été au bout de la formation.

Depuis qu'ils avaient Netflix et Amazon Prime, Greg n'avait plus à faire semblant de s'intéresser à ce qui plaisait à son épouse. D'ailleurs, ils n'allaient plus au cinéma et chacun regardait sa série sur sa tablette. Les échanges complices s'étaient raréfiés et ne concernaient plus que leurs amis communs et la famille.

Louise lisait aussi des revues « de filles », comme *Cosmo*. Il y était souvent question de lutte contre la lassitude du couple, de moyens de redonner du peps à sa vie sexuelle après la maternité, de comprendre l'autre, de se faire comprendre de l'autre... Mais que faire quand *l'autre*, précisément, souriait avec condescendance quand elle abordait des questions intimes, comme s'il lui trouvait encore des airs d'adolescente naïve ?

La fois où elle avait enfilé des dessous très sexy commandés sur un site discret, il l'avait prise sans ménagement par-derrière et l'avait fessée en l'injuriant. Elle n'avait pas réitéré.

Malheureusement, les revues spécialisées dans les deux-roues n'avaient pas de rubrique « Vie du couple » ou « Psychologie », et ce qu'elles proposaient pour madame se limitait à une gamme de

vêtements en Gore-Tex avec des protections au niveau des coudes et du dos. Peut-être que Greg aurait aimé faire l'amour en tenue de motard ?

Louise souriait en l'imaginant nu avec des gants de cuir, des bottes rembourrées et un casque intégral sur la tête.